

# Coming through Émerger

Bronwen Wallace

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wallace, B. (2008). Coming through / Émerger. *Contre-jour*, (17), 9–18.

# *Coming through / Émerger*

---

**Bronwen Wallace**  
traduction d'Isabelle Miron

*It's the time of day you like best: that hour  
just before dark, when the colours  
and shapes of things seem to forget  
their daylight boundaries, so that the sound  
of someone whistling in the street is the last pink  
light on the horizon, fading through other sounds  
of traffic and laughter into lilac, into blue-grey:*

*Nothing is solid now. Against the sky the trees  
are so still they vibrate with the effort  
of holding themselves in and the walls of the houses  
hesitate as if they might dissolve,  
revealing the lives behind them, intricate  
and enchanted as the lives of dolls.*

*You had a friend who opened  
secrets for you like that  
and when you think of her now  
it's mostly on evenings like this one,  
when the last of that light  
which is itself a kind of silence  
gives to the room a mirror-like quality,  
translucent as a memory.  
You can almost smell the coffee you'd make for her then,  
see the steam rising from the blue cup, her fingers*

*curled around it, warming themselves.  
You can still see the way her hands moved  
when she talked, creating a second language,  
drawing you in  
to the very centre of her words  
where the real stories lived.*

*And her eyes, following your sentences  
wherever they led,  
until it seemed those nights  
you entered each other's lives  
as if they were countries,  
not the superficial ones that maps create,  
or ordinary conversation, but the kind  
that twist and plummet underneath a day's events  
like the labyrinths you followed as a child  
or the new-made world that opened  
for you alone when you discovered lying.*

*You lived within each other then  
and each of those nights was a place  
you inhabited together, a place  
you thought you could return to always.*

*The headlights from a passing car outside  
startle the bright ghosts that gather  
in the corners of the room. It makes you remember  
the bedroom you had as a child  
and how you huddled under the covers like a snail,  
watching the goblins who lived in the dresser drawers  
glide across the mirror and over the ceiling  
into your bed. It was the smell of your teddy bear  
that saved you then and the satin edge of the blanket  
at your cheek as smooth as sleep.  
It was the voices of your parents in the kitchen,  
far away as growing up and as safe. Even by day  
your parents filled their lives with such a confidence,*

*you believed they had been born into adulthood  
or arrived there, years ago, before  
there were any history-books or maps, and made it  
their very own sort of place. Not like you.*

*Stubbing your toes on the furniture that changed  
overnight, your arms suddenly appearing  
from the sleeves of your favourite jacket  
like a scarecrow's,  
like somebody else.  
You can laugh at it now, although  
it's only lately you've begun to realized  
how much of your time you've spent like that:  
almost a guest in your own life,  
wandering around waiting for someone  
or something to explain things to you.*

*It was always late when she left  
and you'd stand in the doorway, waiting  
till she'd started the car, then  
sit in the dark yourself  
for the twenty minutes or so it took her  
to drive home. As you locked up, checked the kids  
you could imagine her doing the same thing,  
so that on those nights sleep was just another opening,  
another entry you made together.*

*She's been dead for a long time now.  
You'd thought that would make a difference,  
but it hasn't. And though you feel angry  
at your need for an explanation  
it's still there. As if she owed it to you somehow.  
As if somebody did.*

*Oh, you've learned the accepted wisdom of it.  
Can even feel yourself healing there days, almost  
strong enough now to re-enter the place*

*you inhabited together. And you know  
you'll never figure it all out anyway;  
anymore than you can understand your neighbours  
from what you see in their lighted windows  
framed, like public advertisements.*

*And yet.*

*A part of you resist all that.  
Resist it with the pure, unthinking stubbornness  
you lived in as a child,  
that harder wisdom  
you are rediscovering now.  
Some people are a country  
and their deaths displace you.  
Everything you shared with them  
reminds you of it: part of you in exile  
for the rest of your life.*

C'est l'heure du jour que tu préfères : ce moment  
juste avant la nuit, quand les couleurs  
et les formes des choses semblent oublier  
leurs contours quotidiens, de façon à ce que le son  
d'un passant sifflant dans la rue soit la dernière lueur rose  
à l'horizon, s'estompant parmi les autres bruits  
de circulation et de rire en lilas, en bleu-gris.

Rien n'est défini maintenant. Contre le ciel les arbres  
sont si immobiles qu'ils vibrent dans l'effort  
de se tenir debout et les murs des maisons  
hésitent comme s'ils devaient se dissoudre,  
dévoilant des vies emmêlées  
et enchantées comme celles des poupées.

Tu avais une amie qui ouvrait ainsi  
les secrets pour toi  
et lorsque tu penses à elle maintenant  
c'est souvent lors de soirées comme celle-ci,  
quand la dernière lueur  
qui est en soi une forme de silence  
donne à la pièce l'impression d'un miroir,  
translucide comme la mémoire.

Tu peux presque sentir le café que tu lui faisais alors,  
voir la vapeur s'élever de la tasse bleue, ses doigts  
arrondis autour d'elle, se réchauffant.  
Tu peux voir encore la façon dont ses mains bougeaient  
lorsqu'elle parlait, créant un second langage,  
t'attirant au cœur même de ses mots  
là où vivaient les vraies histoires.

Et ses yeux, suivant tes phrases  
où bon elles menaient  
jusqu'à donner l'impression ces nuits-là  
que vous entriez chacune dans la vie de l'autre  
comme si elles étaient des pays

non pas ceux, superficiels, créés par les cartes,  
ou par une conversation banale, mais le genre  
qui serpente et plonge sous les événements quotidiens  
comme les labyrinthes que tu suivais enfant  
ou le monde nouveau qui s'ouvrit  
pour toi seule quand tu découvris le mensonge.

Vous viviez alors à l'intérieur de chacune  
et chacune de ces nuits était un lieu  
que vous habitiez ensemble, un lieu  
où tu pensais pouvoir retourner toujours.

Les phares d'une voiture passant dehors  
surprennent les fantômes brillants rassemblés  
dans les coins de la pièce. Cela te rappelle  
la chambre que tu avais enfant  
et la façon dont tu te blottissais sous tes couvertures comme un escargot,  
regardant les lutins qui habitaient les tiroirs de la commode  
planer à travers le miroir et sur le plafond  
jusqu'à ton lit. C'était l'odeur de ton ourson  
qui alors te sauvait ainsi que la lisière en satin du drap  
à tes joues, aussi douce que le sommeil.  
C'était les voix de tes parents dans la cuisine,  
lointaines et sécurisantes comme l'enfance. Même de jour  
tes parents remplissaient leur vie avec tant de confiance  
que tu croyais qu'ils étaient nés dans le monde adulte  
ou arrivés là, des années auparavant, avant  
l'existence des livres d'histoire et des cartes, et qu'ils l'avaient fait  
à leur ressemblance. Pas comme toi.

Cognant tes orteils sur les meubles métamorphosés  
pendant la nuit, tes bras soudainement sortant  
des manches de ta veste préférée  
comme un épouvantail,  
comme quelqu'un d'autre.  
Tu peux maintenant en rire, même  
si tu ne t'es rendu compte que récemment

de tout ce temps passé ainsi :  
presque une invitée dans ta propre vie,  
errant en attendant quelqu'un  
ou quelque chose pour t'expliquer les faits.

Il était toujours tard quand elle partait  
et tu restais debout sur le seuil attendant  
qu'elle démarre la voiture, et ensuite  
seule tu t'assoiais dans le noir  
pendant les quelque vingt minutes que durait son trajet  
jusqu'à chez elle. Comme tu verrouillais les portes, jetais un œil  
sur les enfants, tu pouvais l'imaginer faire la même chose  
de façon à ce que dans ces nuits le sommeil n'ait été qu'une autre ouverture  
une autre entrée faite ensemble par vous.

Elle est morte depuis longtemps maintenant.  
Tu avais pensé que cela aurait fait une différence,  
mais non. Et même si ton besoin d'explication  
te met en colère, c'est encore là.  
Comme si elle te la devait, en quelque sorte.  
Comme si quelqu'un te la devait.

Ah, tu as appris la sagesse courante  
tu peux même te sentir guérir ces jours-ci, presque  
assez forte maintenant pour entrer de nouveau dans ce lieu  
que vous habitiez ensemble. Et tu sais  
que tu ne comprendras jamais tout de toute façon  
pas plus que tu ne peux comprendre tes voisins  
de ce que tu vois par leurs fenêtres éclairées  
encadrées, comme des panneaux publicitaires.

Et pourtant.

Une part de toi résiste à tout ça.  
Y résiste avec ce pur entêtement irréfléchi  
dans lequel tu vivais enfant,  
cette plus subtile sagesse



que tu redécouvres maintenant.  
Certaines personnes sont un pays  
et leur mort te déloge.  
Tout ce que tu partageais avec eux  
te le rappelle : une partie de toi en exil  
pour le reste de ta vie.

\*

*J'aimerais remercier Nicolina Farella, Martin Poirier, David Sasso et Dana Small de m'avoir aidée dans la traduction de ce poème.*

*La traduction est un envoûtement. On marche dans les pas de l'autre, on épouse son rythme jusqu'à ce qu'il devienne intimement le nôtre. Quelquefois on ne s'en départit pas facilement. Cela donne parfois lieu à la création d'un nouveau poème, imprégné certes de la présence du premier, mais exprimant ce qui, de nous, n'avait pu se dire auparavant.*

C'est l'heure que tu préfères  
ce moment juste avant la fin  
de la nuit lorsque le monde  
encore endormi, se laisse bouger par les rêves.  
Dehors, les graminées, les fleurs hautes et les oiseaux s'ébrouent  
tirillés encore par le sommeil qui tarde à lâcher prise.  
Le contraste est plus violent en ville  
où rien ne bouge jusqu'à la soudaine première porte  
qui claque et le moteur de la voiture qui démarre  
crevant tout d'un coup le silence.

C'était ton amoureux d'alors qui t'avait  
incitée à l'éveil. Tu te tirais du lit  
pour t'asseoir seule et écouter ton corps  
les yeux clos. Pendant que tu observais en silence  
chaque parcelle de matière tressaillir de lumière,  
tu venais tranquillement à la vie, découvrais ainsi en toi  
un monde nouveau comparable au lac sans ride sur lequel tu te laisses, l'été,  
porter en canot. Émergeait alors une conscience aiguë de la paix  
qu'encore aujourd'hui tu retrouves lorsque tu arrives à t'extirper

du tourbillon de la pensée ; transformation de la perception  
à laquelle puise l'expérience poétique même.

Pendant qu'il s'était perdu dans les méandres de la nuit  
tu avais poursuivi ce rituel, le rendant chaque matin plus essentiel ;  
vos trajectoires, comme un grand X avec au centre un seul point  
de jonction. Certains êtres passent comme des ombres dans nos vies  
alors que d'autres y entrent et nous réveillent à cette part de soi  
non encore explorée.

Cependant ce matin, quoique t'appliquant  
avec minutie à ouvrir ton corps, ta conscience fuit :  
cette ultime tentation que sont les mots  
de ce poème qui tournoient dans ta tête  
et que de guerre lasse tu jettes sur papier  
pour qu'ils te laissent en paix.  
Tu y reviendras plus tard.

**Isabelle Miron**